

Avant-propos

Si un jour je me mis dans la tête d'écrire ce qui suit, c'est qu'à l'heure de la retraite, mes temps de loisirs me permirent de me souvenir d'une multitude de petits événements parsemés tout au long de ma vie d'enfant, mais, pour les relater en noircissant du papier, cela n'était pas les figues du même panier !

D'une part, en tant que conteur, mes capacités étaient assez limitées. Je n'en connaissais pas les astuces et en avais encore moins le talent... A cause de cette drôle de guerre, comme l'on dit, mes études tournèrent court et, comme tant d'autres de cette époque, je peux confirmer que ce ne sont pas les bancs des écoles secondaires qui usèrent mes fonds de culotte ! Aussi, il ne faudrait pas que le lecteur s'étonne en s'apercevant que j'écris comme je parle, et que je parle comme je sais, c'est-à-dire sans employer des mots ni des tournures de phrases recherchées et éblouissantes.

D'autre part, au début, plus j'y pensais, plus je me demandais à quoi pourrait bien servir d'écrire des choses qui, peuchère ! ne devaient forcément guère avoir d'intérêt pour qui que ce soit. C'est alors que je m'aperçus que feu mon père prenait autant de plaisir que moi, si ce n'est davantage, à remuer les souvenirs d'une époque pour moi bienheureuse. D'ailleurs, j'ai eu bien souvent recours à sa mémoire, toujours étonné de la trouver aussi fidèle malgré le poids des ans.

La dernière bonne raison que je me donnai, fut que mes petits-enfants trouveraient peut-être là, s'ils avaient un jour la patience de me lire, mêlée à mes propres souvenirs d'enfance, une chronique de la vie au village à la période

de l'avant-guerre. Cela n'était-il pas magnifique ?... Peut-être mes quelques efforts de mémoire pourraient-ils être ainsi utiles !

Et puis... veux-tu que je te dise ? Cela me démange tellement de parler de cet ancien temps, pour moi le plus heureux, de retrouver par la pensée nombre de personnes que je pensais bien avoir oubliées... Enfin, de me remémorer quelques vétilles, anecdotes de ma jeune enfance, bagatelles qui me reviennent petit à petit, au fur et à mesure, au fil de mes pensées.

C'était en 1926

Si je te dis que c'est en 1926, le dernier jour de janvier qui était un dimanche, que je naquis, cela ne changera pas grand-chose à l'affaire. Quoi qu'il en soit, une seule chose est vraiment sûre : j'y étais ! Tout comme ma pauvre mère ! Ensuite, pour ce que furent les jours, les mois, puis les premières années qui suivirent cet événement, je n'en sais pas davantage que ce que mes proches ont bien voulu, ou pu, me raconter. Quant à mes souvenirs... bernique ! La mémoire et ses défauts commencent à partir de quel âge ?... Mystère !

Pourtant, aussi loin que je puisse me souvenir, je revois comme dans un rêve, une maisonnette qui tourne carrément le dos à la route qui traverse de Saint Vincent. Sa façade était déjà ombragée par le même platane qui, à cette heure, est toujours là, en apparente bonne santé. C'est, sans nul doute au pied de cet arbre, aujourd'hui certainement centenaire, que j'ai dû faire mes premiers pas. J'entrevois aussi, sur le côté, un escalier que j'empruntais souvent, car il me conduisait chez mes grands parents paternels...

La petite cour de devant la porte d'entrée était surplombée par un chemin blanc, empierré et poussiéreux qui, pour moi, allait se perdre dans les champs. En réalité, c'était celui qui suivait la costière avant de rejoindre la route de Bellegarde comme il le fait toujours aujourd'hui. Je me souviens assez nettement que l'on m'y promenait, sans doute pour me soustraire aux abords de la traversée goudronnée où, de temps en temps, circulaient quelques voitures vrombissantes qui auraient pu être un danger pour le bambin que j'étais.

Il faut dire aussi que de l'autre côté de cette route, presque en face, demeuraient les Pontet, un oncle de mon père, et sa famille composée de son épouse et de ses quatre filles. Celle-ci, je les revois également comme dans un rêve ; un rêve bien trop embrumé pour que je puisse différencier Rose, Marie, de Marie-Louise ou Diha ! Ce que je sais, parce qu'on me l'a répété, c'est qu'elles avaient souvent ma visite... certainement intéressée.

Pareillement, je sais aujourd'hui que mon grand-père et mon père travaillaient tous deux sur la propriété des Cambes qui demeuraient tout à côté.

Ce doit être aux environs des années 1929-30, que mes parents quittèrent Saint Vincent pour Jonquières où nous allâmes demeurer dans l'impasse de la Forge. Mon père avait trouvé du travail chez Louis d'Abel. A peine quelques éclairs de souvenirs pour cet endroit-là... Si, pourtant... Seul, celui d'un événement tragique qui longtemps marqua mon esprit.

L'incendie du Mas de Boissière

A la même époque, mes grands-parents avaient eux aussi quitté Saint Vincent pour le Mas de Boissière. C'était au temps de Monsieur Seguin. Bien sûr nous nous y rendions souvent. C'était un peu la sortie dominicale et nul besoin de préciser qu'avec ma cousine Nénette, nous y étions très attendus et plus que gâtés.

De cela, je me souviens comme si c'était hier qu'aussitôt arrivé, ne prenant qu'à peine le temps d'embrasser mes grands-parents, je grimpais dans la chambre à l'étage aussi vite que mes petites jambes le pouvaient. Là, sur la table de nuit du lit de ma grand-mère, je savais que je trouverais la bonbonnière en verre rouge. Celle-ci était toujours pleine ou à moitié de jolis petits cailloux de Lourdes, rapportés du dernier pèlerinage ; ou bien de ces berlingots de Carpentras, striés de rouge, pointus aux quatre coins, bien souvent gluants, que je trouvais si fort qu'ils me faisaient grimacer puis saliver tant et plus.

Là, au mas, nous passions de sacrées belles journées de liberté. Dans cette vaste cour entourée de grands bâtiments, une multitude de volatiles de toutes sortes venaient à la rencontre de ma grand-mère qui leur jetait le grain puisé au creux de son tablier.

Une nuit, le feu se déclara dans un des fenils et, en peu de temps, toute une aile du mas brûla : les remises et leurs matériels, les charrettes, jardinières, outils... l'écurie et même ses pauvres chevaux que l'on n'avait pas eus le temps de sauver, tout y passa ! Mes grands-parents, réveillés juste à temps, sauvèrent ce qu'ils purent de leurs affaires, en toute hâte.

On vint appeler mon père au milieu de la nuit, mais le bruit ne troubla pas mon sommeil et je ne m'aperçus de rien. Ce n'est qu'au matin que ma mère m'apprit le sinistre, puis dans la journée, m'emmena voir les dégâts. Tout le jour, une grande partie des habitants de Jonquières et de Saint Vincent avaient défilé devant ce qui restait du mas. Pourtant, cela n'était pas beau à voir ! Des murs encore debout, mais noircis et encore fumants, percés qui, par endroits, laissaient passer la lumière du jour. Au milieu, les poutres écroulées et brisées... Tout autour, les larges flaques de l'eau qu'on avait jeté pour essayer d'éteindre le brasier. Bref, une véritable désolation !

Mais, ce qui me toucha le plus, ce fut pourtant la scène qui se déroula devant mes yeux épouvantés : nous arrivions juste au moment où l'on hissait sur un camion les chevaux qui avaient péri carbonisés dans l'écurie. On attachait les pauvres bêtes par le cou et on les tirait à l'aide d'un treuil jusque sur le plateau du camion.

Certes, il y a plus de soixante ans de cela, pourtant, j'ai toujours ce tableau devant les yeux.

Le matin de ce jour-là, lorsque ma mère vint me réveiller et me raconta les événements de la nuit, j'étais encore dans les brumes du sommeil et un rien rêveur. Lorsqu'elle m'apprit que mes grands-parents avaient pu sauver quelques meubles en les faisant passer par la fenêtre, après un petit moment de silence surpris, je m'exclamais : « *Mon Dieu ! Pourvu qu'ils n'aient pas brisé la bonbonnière !* ».

Ce n'est que bien plus tard que tous rirent de mon souci.

La maison du gérant de la Coopé

Dimanche 8 mai 1932. Nous déménageons encore une fois ! Nous retournons à Saint Vincent ! Si je peux être aussi sûr du jour, c'est parce que je l'ai toujours entendu dire par mes parents : « *C'était pour la fête de Jeanne d'Arc !* ». Certes, je ne pense pas que cette sainte y soit pour quelque chose, mai, comme par miracle, c'est à partir de là que ma mémoire se fait soudain plus limpide et plus claire.

Il ne faudra pas t'étonner si je précise que notre déménagement se déroula un dimanche. A cette époque, les journées ne se perdaient pas ainsi, et je suis bien certain que le lendemain, mon père était prêt pour son nouveau travail.

La maison allouée au gérant de la Cave Coopérative, qui nous attendait ce jour-là, fut, avec son espace aux alentours, tout au long des sept ans qui suivirent, mon univers d'enfant heureux. Cette maison, je n'y ai jamais plus remis les pieds, mais en fermant les yeux, je la revois comme il y a soixante ans : quatre pièces et au milieu, un étroit couloir. Il y en avait bien assez pour notre bonheur ! Les ablutions de la toilette du matin se faisaient dans la cuvette de l'évier de la cuisine. L'eau coulait à volonté... à la pompe à bras du dehors. Quant aux WC, ils étaient des plus vastes, puisque nous allions sous les lauriers du fond de la cour.

L'eau à l'évier, la salle d'eau et les WC, à l'époque, c'était un luxe réservé à une élite ou tout au moins aux gens aisés. Ce n'était pas notre cas, mais je ne me souviens pas que l'un des miens s'en soit plaint.

Comme je te l'ai déjà dit, quatre pièces : la cuisine, la salle à manger, qui ne servait que pour les jours de fêtes où nous recevions du monde, et deux chambres. Dans le fond du couloir, un rideau tiré cachait le débarras où s'entassaient tous les petits objets nécessaires à la maison. Qu'aurions-nous fait d'autres choses encore ?

Chère maison où j'ai passé tant de beaux jours de mon heureuse petite jeunesse. Lorsque je passe, aujourd'hui, sur la route et que je vois comme l'on t'a laissé délabrer ainsi, avec tes contrevents troués et sortis de leurs gongs, je ne peux empêcher mon cœur de se serrer...

Les abords me laissaient beaucoup de place pour jouer. Combien d'enfants ont eu comme moi un tel espace sans avoir besoin d'aller courir dans les rues du village. Il est vrai que j'aurais, peut-être, fait comme les autres et que j'y aurais pris autant de plaisir... Quoi qu'il en soit, c'est une chose que je n'ai pas connue. J'avais mon espace à moi, pour moi, je pouvais m'y élancer... et j'en profitais ! A mon âge, je n'en demandais pas davantage !

Dans la petite cour que la maison et le chemin qui conduisait à la cave dominaient, le figuier guère plus jeune qu'aujourd'hui, procurait une ombre épaisse à mes jeux d'été. A l'automne, il offrait ses beaux fruits savoureux et succulents à ma gourmandise. Le reste de l'année, il était mon perchoir préféré. J'y ai grimpé tant de fois comme un écureuil, que j'en connaissais jusqu'à la plus petite branche. Lorsque ma mère m'appelait, elle m'y trouvait bien souvent à califourchon, au risque de chuter sur une nichée de poussins ou de canetons.

Car, c'était par là que ma mère élevait tout un monde de volatiles et de rongeurs que j'aidais souvent à nourrir. Cela faisait d'ailleurs partie de mes obligations du jeudi.

Tout à côté, le marronnier était beaucoup plus admirable : un arbre superbe qui étendait ses branches sur la petite cour et sur le chemin. Qu'il était beau au printemps avec sa multitude de fleurs en chandelles qui

embaumaient les alentours ! Il était alors tout bourdonnant d'abeilles. Ce qui me faisait passer dessous à la hâte de peur de me faire piquer. À l'automne aussi, j'y passais avec crainte, mais pas pour les mêmes raisons... Lorsque ses fruits mûrissaient et qu'un coup de mistral venait lui secouer les branches, il ne faisait pas fait bon y lanterner dessous : les bogues encore à moitié vertes, hérissées de tous leurs piquants, éclataient au sol et rebondissaient comme des grêlons... Celui qui aurait reçu un de ces fruits sur le crâne aurait été content du voyage !

Le décor sera posé lorsque je t'aurai précisé que pour m'ébattre à l'aise, j'avais encore tout l'espace autour des bâtiments de la cave, le bosquet de lauriers, et encore la haie de noisetiers et de sureaux qui bordaient la roubine, mais aussi le terrain herbeux de derrière la maison qui, si mon père en avait eu le temps, aurait pu devenir un beau jardin.

Malgré tout cela, j'avais de temps en temps des moments de désœuvrement. Alors, j'entrais dans la cave pour rendre visite à mon père au travail. Point de souci, celui-ci trouvait toujours quelques petits travaux pour m'occuper.

C'est ainsi qu'il y avait la saison des astiquages des robinets en cuivre des cuves. Ce petit travail s'opérait à l'aide d'un chiffon imbibé d'un mélange d'eau et d'acide, ensuite touillé dans un seau de sable fin. Et zingue-zangue tout autour des robinets. Jusqu'à ce que, après les avoir frotté avec un lambeau de vieille flanelle sèche, ils reluisissent comme de l'or. Tellement, qu'une fois terminée, c'était un travail dont le résultat faisait plaisir à voir... Mais, il y en avait tant, des robinets !... Je n'en voyais jamais la fin ! Réfléchis un peu : dans chacune des deux caves, deux rangées sur deux étages ! Avec l'odeur âcre de l'acide qui me prenait à la gorge, je finissais par en avoir la nausée...

Avec ça, la peau toute fine de mes petites mains commençait à me cuire assez pour que je bondisse les

tremper dans le seau d'eau fraîche ! Alors, mon père me plaignait et me laissait interrompre mon travail. Mais à côté de cela que je n'aimais guère, il y avait nombre de petits travaux que je faisais volontiers tout en aidant mon père : par exemple, pousser les tonnelets vides, puis pleins de vin, dans lesquels les coopérateurs apportaient pour leur buvette. Lui les emplissait, puis les pesait pour en préciser la contenance. Ah ! Je l'ai tournée bien des fois cette manivelle de la bascule pour y voir s'élever les tonneaux et les dames-jeannes !

Mais ce qui pour moi était un spectacle chaque fois renouvelé, c'était lorsque venait un de ces gros camions chargé de demi-muids pour retirer du vin. Je n'ai vu arriver les premiers camions-citernes que les dernières années d'avant-guerre.

Je m'asseyais sur le petit mur qui longeait le chemin à proximité de la cave. Ainsi, j'étais à l'abri d'un accident toujours possible : par exemple, un demi-muid qui échapperait aux mains du camionneur... D'ailleurs, mes parents m'en faisaient sans cesse la recommandation. Donc, prudemment perché, je ne quittais pas des yeux le déroulement de l'opération qui suivait. Je voyais l'homme, qui après avoir détaché le gros cordage qui maintenait le chargement, faisait descendre l'un après l'autre les gros tonneaux qui dévalaient rapidement sur une vingtaine de mètres, jusqu'à un autre homme qui les recevait adroitement et avec dextérité les faisait tourner, virevolter, de si belle façon, qu'ils venaient se ranger en douceur devant le grand portail de la cave.

Lorsque les demi-muids étaient tous à terre, qu'il n'y avait plus de dangers pour moi, alors, il m'était permis de rentrer dans la cave pour y voir travailler l'entonneur. De cela non plus je ne me lassais pas : quand cet homme avait fait le plein dont c'était rarement un plein de Sète – un trop-plein –, il le terminait en frappant fort avec son erminette sur les douelles du gros fût ; il plaçait un carré de toile de sac sur la bonde, ajustait le bouchon de bois, et